

[n°1703 \(11-17 avril 2013\)](#) | [International](#)

19 juillet 1936 : sin dios ni amo

Le texte qui suit est tiré du livre *Ortiz, général sans dieu ni maître*¹ (éditions Hacer, 1999, non traduit en français à ce jour). Pour mener à bien leurs investigations pour le livre dont il est question ici, les deux auteurs recherchèrent et retrouvèrent Antonio Ortiz en 1995, un an avant sa mort. Ils purent ainsi enregistrer de longues heures d'entretiens servant de base à leur travail, et comparer ce témoignage à ceux (entre autres) de Joan García Oliver (*El Eco de los pasos*, en cours de traduction) et d'Abel Paz (*Durruti, le peuple en armes*). La présente traduction traite des fameuses « journées de poudre » des 19 et 20 juillet 1936, au terme desquelles, à Barcelone, les anarchistes se rendirent maîtres de la rue en stoppant la tentative de putsch des militaires rebelles. Les passages entre guillemets sont le récit fait par Ortiz à ses deux interviewers.

Ramón Pino



« Le Comité de défense, c'est-à-dire le groupe Nosotros, avait beaucoup de contacts et de relations avec des militaires de différents grades. Parmi eux se trouvaient deux sergents d'artillerie : Valeriano Gordo y Pulido et Martín Terrer y Andrés. Gordo appartenait au régiment d'artillerie. Gordo s'engagea à neutraliser la caserne Atarazanas et à faciliter l'entrée aux bâtiments annexes. Terrer resterait dans la rue en attendant les deux cents camarades des syndicats du transport et de la métallurgie devant se charger de cette mission [la prise de la caserne]. »

Au matin du 19, la menace se précisait : les premiers mouvements des troupes factieuses commençaient dans certaines casernes. Le plan du soulèvement militaire du général Mola prévoyait l'occupation simultanée des points stratégiques dans toute l'Espagne. Ces mêmes instructions devaient être appliquées à Barcelone. Les troupes sortant des casernes devaient rejoindre les points névralgiques de la ville et en même temps se rendre maîtres des édifices dignes d'intérêt.

Le plan des rebelles échoua grâce à l'énergique riposte populaire, les militaires étant freinés dans leur progression et ne parvenant pas à atteindre les objectifs fixés. En conséquence, se produisit une dispersion des lieux d'affrontements pendant les six ou sept premières heures. Quelques-uns des plus significatifs se déroulèrent place d'Espagne, avenue de la Diagonale, à Lauria-Diputación, place de Catalogne, avenue Icaria, avenue del Paralelo, caserne Atarazanas...

Trente heures d'âpre lutte

Dès les premiers coups de feu, le groupe Nosotros et Antonio Ortiz, qui en était membre, participèrent aux affrontements du Paralelo (Brecha de San Pablo) et surtout, jusqu'à la fin, à la mythique prise de la caserne Atarazanas. Voici le long récit que fait Antonio Ortiz de ces trente heures de lutte âpre et chargée d'espoir.

« Le 18 juillet, Emilio Mañez, qui avait été caporal en Afrique, monte la mitrailleuse chez moi.

« Le 19 juillet, nous tous, les membres du groupe, nous marchions en éclaireurs à travers Barcelone. Je suis chargé de réunir les cadres de défense dans la rue Pujadas, devant le domicile de Jover et le mien. Les uns après les autres arrivent Ascaso, Jover, García Oliver et Durruti...

« Les sirènes des bateaux et des usines retentissent ; ça commence. Sanz monte sur le camion avec Emilio Mañez qui s'installe sur le siège de la mitrailleuse et ils partent vers le syndicat du bâtiment et le comité régional.

« García Oliver dirige l'opération en donnant des ordres sur la brèche de San Pablo (l'épisode du 8 janvier [2](#) lui donne cette autorité). Manuel Hernández (président du Syndicat du bois), qui a réussi à échapper aux militaires, nous retrouve rue San Pablo. Dominguez (carabinier), qui rejoint le groupe, nous fait entrer dans la caserne des carabiniers où García Oliver prononce un discours.

« J'insiste pour que nous allions à la caserne Atarazanas, j'ai confiance en Gordo et Terrer, mais pas moyen que García Oliver me prête attention. Au Pay-Pay, les militaires tiennent la petite place de la Brecha de San Pablo. Coups de feu de notre part contre rafales de mitrailleuse du côté des militaires. J'insiste encore pour qu'on se dirige vers Atarazanas et cette fois on m'écoute. Par les ruelles du Barrio Chino, au milieu des acclamations de quelques femmes qui crient "Vive la FAI", nous arrivons aux Ramblas et place du Théâtre. Valeriano Gordo a tenu parole. En tenue de combat, avec deux mitrailleuses et un groupe de soldats et de civils, il est là, pistolet au poing et un sifflet à la bouche, un filet de bave aux lèvres. à son côté, habillé en civil, et également pistolet au poing, se tient Martín Terrer. Joie de nous voir et engueulade pour avoir tant tardé. En cette occasion, L'Entraide [3](#) a également fonctionné. Des civils (français) nous ont rejoints ; ils étaient venus assister aux Olympiades populaires de Barcelone, organisées comme alternative aux Jeux olympiques qui avaient lieu dans l'Allemagne nazie. »

Ortiz poursuit son récit : « Avec les nouveaux renforts, direction la Brecha, nous nous retrouvons au Pay-Pay. Gordo ordonne à ses soldats de positionner deux mitrailleuses prêtes à

faire feu. Étonnement de leur part. De nouveau García Oliver dirige l'action, indiquant qu'il faut encercler l'ennemi. Par des ruelles nous nous dirigeons vers le boulevard de San Pablo à côté de l'Olimpia (salle de spectacles) et de la prison de femmes. Les militaires tiennent le boulevard sous le feu de leurs mitrailleuses. Il faut faire une barrière protectrice pour traverser la rue. Je ne sais pas comment, mais certains se sont procuré des outils et commencent à défaire les pavés. En rampant, j'atteins le réverbère au centre du boulevard et je tire en direction de la Brecha avec mon fusil-mitrailleur. On continue de défaire les pavés et on arrive à passer sur le trottoir d'en face, près de l'Olimpia.

« Nous nous retrouvons, Ascaso, Durruti, Jover et moi, avec de nombreux autres compagnons. Je remarque que Jover tient en main un petit pistolet 9 mm nickelé. Je le chambre à ce sujet.

« Ascaso insiste pour que l'on monte sur les terrasses des immeubles afin d'arriver ainsi à l'angle de la Brecha, et d'attaquer de là-haut. C'est ce qu'on fait, prenant les militaires entre deux feux, d'une part, les mitrailleuses du Pay-Pay et de l'autre, les winchesters et pistolets des terrasses. Les militaires ont commencé à se démoraliser et certains ont battu en retraite vers la rue Cabañas.

« Après toutes ces années, je me souviens encore d'une scène qui est restée gravée dans ma mémoire. Francisco Ascaso s'avance et atteint le premier la plateforme où se trouvent les militaires. Il arrache l'armement d'un soldat, s'en empare en un clin d'œil et brandissant le fusil ainsi subtilisé, pousse des cris de triomphe...

« [...] Une des armes en notre possession est abîmée. Un des habitants du quartier nous dit que dans un des appartements vit un maître armurier qui peut la réparer. García Oliver me dit de monter avec l'arme pour la faire remettre en bon état. Je grimpe jusqu'au quatrième étage, et sur la terrasse je trouve le maître armurier qui ne fait aucune difficulté pour exécuter le travail, en grommelant à propos des militaires putschistes : Les fils de pute ! [4](#) »

« [...] Je redescends dans la rue où m'attend une surprise. Elle est pleine de monde mais pas trace du groupe. Je suis inquiet mais pas alarmé ; le peuple est là et ce sont des amis. Je pose l'arme réparée au sol et reprends mon fusil-mitrailleur en main. Au bout de quelques minutes, je vois arriver une automobile conduite par un jeune compagnon (Jadraque). Je le connais et il me dit que le groupe est parti vers la caserne d'Atarazanas après être passé par la place de Catalogne.

« Direction l'Arco del Teatro, mais cette fois en voiture, par les Ramblas.

« Il y a une grosse concentration de compagnons et de gens du peuple sur la petite place à côté de la statue de Pitarra. Ils ont pris comme poste de secours le Chat noir [5](#).

« García Oliver et Francisco Ascaso avec Durruti, Jover et Aurelio sont là. Un camion sur la plateforme duquel ils ont placé une mitrailleuse protégée par des bobines de papier et des matelas, manœuvre en marche arrière et tire en même temps.

« [...] Les heures passent, le crépuscule arrive. J'échange mes impressions avec Francisco Ascaso et García Oliver sur la possibilité de rassembler des fusils et des bâtons de dynamite que l'on pourrait envoyer depuis les terrasses des maisons, sur le toit ou dans la cour de la caserne d'Atarazanas.

« Pour récupérer les bombes ou les bâtons de dynamites, il faut aller à Poble Nou. García Oliver prend l'initiative et me dit : "Va à Poble Nou et cherche Sanz qui doit venir se joindre au groupe. Il se trouve sur la Rambleta con Taulat, à la Pubilla del Taulat ! Il y a établi son poste de commandement. Qu'il vienne ici sans discuter ! [6](#) »

« Il fait déjà nuit, je cherche l'automobile qui m'a conduit ici, mais le compagnon conducteur refuse de m'accompagner car il ne veut pas abandonner son poste de combat. Je prends la

voiture, direction Poble Nou. Aucune difficulté en chemin. Quand j'arrive à Pubillat del Taulat, je vois de nombreuses connaissances du quartier, parmi lesquelles beaucoup que je n'aurais jamais cru capables de prendre part au combat.

« Ricardo Sanz est là dans son élément, jouissant de son prestige parmi la population du quartier. Je l'informe de ma mission et lui demande de m'accompagner pour chercher les bâtons de dynamite et les transporter aux Ramblas. Sanz émet quelques objections qui m'obligent à lui dire : "Tout le groupe est sur les Ramblas, tu es membre du groupe et tu dois rejoindre les autres !" »

La mort de Francisco Ascaso

« Nous prenons un paquet de bâtons de dynamite, les détonateurs et les mèches et partons pour les Ramblas. En arrivant, nous apprenons la mauvaise nouvelle de la mort de Francisco Ascaso. C'est García Oliver qui nous le dit et il en est véritablement affecté. Il nous raconte que Paco était devant lui, rampant depuis les kiosques à journaux des Ramblas jusqu'à une camionnette stationnée à l'angle des rues Santa Madrona et Cid, où son corps gisait encore.

« Sans nous consulter, Sanz et moi nous dirigeons vers l'Arco del Teatro pour arriver rue Cid. Nous avançons collés au mur de la rue et nous trouvons le corps de Paco légèrement en retrait de la camionnette, la tête trouée par un coup de feu. Le jour se levait. Protégés par la camionnette, Sanz et moi échangeons quelques mots pour voir comment emporter le corps d'Ascaso. Une aide inespérée nous arrive alors. C'était Vicente Pérez qui sortait de chez sa mère la charbonnière, et qui traversa en courant la rue Cid pour nous rejoindre. La première chose qu'il fit fut de nous demander la permission de conserver le pistolet de Paco, puis à nous trois nous avons soulevé le cadavre et, longeant le mur de la rue Cid, nous arrivons rue Arco del Teatro. Une fois là, des gens du quartier nous ont rejoints. Tous voulaient nous aider.

« La nouvelle de la mort d'Ascaso se propagea parmi les combattants à l'instant même où elle survint. En arrivant avec son corps sur la place du monument à Pitarra, une sorte de cri de fureur jaillit de milliers de gorges et ranima les ardeurs.

« Le choc provoqué par la mort d'un ami fut différent pour les membres du groupe Nosotros. García Oliver, qui était avec Ascaso quand la balle lui ôta la vie, était sonné comme s'il avait reçu un coup de massue sur la tête. Pareil pour Aurelio et Jover. Ce n'était pas le cas de Durruti, qui semblait être devenu fou. Brandissant son fusil au-dessus de sa tête, il haranguait les gens pour qu'ils le suivent, en descendant les Ramblas vers la caserne d'Atarazanas. Absolument seul, il avait dépassé la limite des kiosques de livres d'occasion de Santa Madrona, et de ce fait était exposé à n'importe quel tir provenant de la caserne d'Atarazanas ou du monument à Christophe Colomb. »

La caserne d'Atarazanas

« Je me rendis compte de tout ça et dans ma tête je réalisais quelque chose : malgré toutes les inquiétudes et la pression, j'étais lucide et serein. C'est-à-dire que je raisonnais froidement et sans passion. Sachant à quoi s'exposait Durruti, et à quoi je m'exposais moi-même si j'allais le chercher, je n'hésitais pas et je le fis reculer de force, tout en lui reprochant sa conduite qui l'exposait à être tué bêtement. Il ne fut pas facile de le faire reculer.

« C'est ainsi que les rôles commencèrent à changer. à partir de ce moment, c'est moi qui donnais les ordres, essayant d'organiser les groupes de civils et les préparant pour donner l'assaut d'Atarazanas. Je me rendis compte que beaucoup de ceux qui n'avaient qu'un simple pistolet regardaient avec envie le fusil-mitrailleur tchèque que je possédais (dans le groupe

nous en avions deux, García Oliver l'un et moi l'autre, que nous gardions depuis avant le soulèvement).

« [...] Une marée humaine poussant des cris pour s'encourager descendit la Rambla en direction du portail de la caserne Atarazanas, qui ne résista pas à l'assaut de ces bras et ces corps. Au même moment, les avions du Prat mitraillèrent le portail. Il y eut donc des morts tués par des balles amies.

« Le vacarme ne peut pas se décrire. Le peuple excité courrait en tous sens sans savoir exactement où aller. Les militaires qui jusqu'ici avaient défendu la caserne ne semblaient pas réaliser la situation. Il y eut des excès de la part du peuple à cause du ressentiment accumulé. »

Fatigués mais satisfaits d'avoir contenu la menace fasciste représentée par les militaires rebelles, les uns se dirigèrent vers les syndicats des Ramblas (transports et métallurgie) et les autres vers ce qui avait été le quartier général du comité régional pendant les affrontements : l'impressionnant bâtiment du ministère du Travail situé au numéro 32 de ce qui s'appelait alors la Vía Layetana ⁷, bâtiment qui devint à partir de ce moment la maison (siège) de la CNT. Bien que la controverse historique sur ce qui s'est passé à Barcelone les 18, 19 et 20 [juillet 1936] n'ait pas cessé, ni ne cessera au sujet de l'analyse et de l'interprétation des faits, personne ne met en doute le rôle prépondérant de la CNT. Les premiers à avoir fait front, presque seuls, à l'armée rebelle furent les militants anarchistes. Le 19 juillet, à partir de 10 heures du matin, ils seront rejoints de façon généralisée par les masses populaires incluant les autres forces politiques, jamais comparables en nombre aux anarcho-syndicalistes. Au sujet des forces de sécurité, les gardes d'assaut ⁸ se sont impliqués assez tôt, alors que les gardes civils le firent tardivement et de façon ponctuelle, place de Catalogne.

Que faire de tant de pouvoir

C'est pourquoi c'était une victoire du peuple, mais d'un peuple ayant maintenant encore plus les yeux fixés sur les sigles CNT-FAI. De toute façon, comme disaient certains des protagonistes, toute cette joie était accompagnée d'une certaine préoccupation. Et maintenant, quoi ? Que faire avec autant de pouvoir qu'on ne pouvait en imaginer quelques jours auparavant ? Mener à son terme la révolution anarchiste rêvée signifiait l'implantation du communisme libertaire seulement réalisable s'il était imposé. C'est ce que García Oliver définissait comme « aller jusqu'au bout ». C'était le début des contradictions des militants les plus en vue.

Ce même 20 juillet, alors qu'on veillait encore les morts d'Atarazanas, le secrétaire régional de Catalogne convoqua un plénum régional extraordinaire. Par le biais d'émissaires, le président de la Generalitat ⁹ contacta le comité régional en invitant ses représentants à une réunion place Sant Jaume ¹⁰. García Oliver, Durruti, Ortiz, etc., sales et avec leurs armes, écoutent Companys. Le président ¹¹, après s'être excusé pour la façon dont avaient été traités les anarchistes dans le passé, reconnaît publiquement l'action de la CNT, acceptant le fait qu'ils sont les « maîtres de la rue ».

Companys se mettait à la disposition des anarchistes si ces derniers pensaient cela utile, ou se retirait de la vie publique s'ils le lui demandaient. Il leur proposa de créer un comité des milices, dont la composition inclurait proportionnellement le reste des groupes politiques antifascistes. Comme il était d'usage dans les milieux anarcho-syndicalistes, leurs représentants ne voulurent pas répondre à cette proposition tant que la base ne se serait pas prononcée. Le plénum régional de Catalogne eut lieu dans un salon du ministère du Travail. Ce fut García Oliver qui fut chargé de rendre compte de la réunion précédente (avec Companys), et il posa la question

fondamentale. Fallait-il aller jusqu'au bout, c'est-à-dire réaliser la révolution suivant la manière dont l'entendent les anarchistes ? Le contraire signifiait accepter la proposition de Lluís Companys de former le comité des milices et de collaborer avec les autres groupes politiques démocratiques.

García Oliver, parlant au nom du groupe Nosotros, défendit les principes révolutionnaires pour lesquels ils avaient toujours lutté. Ortiz était présent en tant que membre du comité révolutionnaire, mais ne prit pas part au débat : « Je n'intervins pas parce que je n'aimais pas l'allure générale des présents. [...] Une révolution a besoin d'armes. Quand les casernes furent prises, peu d'armes tombèrent aux mains de la CNT. »

Durruti non plus n'intervint pas en faveur de la proposition de García Oliver – qui le lui reprocha. Finalement, le plénum rejeta la proposition et opta pour la collaboration avec les autres ¹². La situation de guerre que l'on vivait, avec le danger fasciste non entièrement écarté, tout cela a pesé sur les participants à cette réunion. L'acceptation du comité des milices « fut une erreur d'un point de vue politique, qui explique l'ascension fulgurante du Parti communiste, alors que d'un point de vue militaire, avec Sandino et Vicente Guarner

¹³

, on convint tout de suite de porter la guerre hors de Catalogne, et ça nous l'avons réussi ».

José Manuel Márquez Rodríguez et Juan José Gallardo Romero

1. Antonio Ortiz Ramírez (1907-1996), secrétaire du Syndicat du bois de la CNT-Barcelone, membre du groupe Nosotros et des cadres de défense du quartier Poble Nou de Barcelone, commandant la deuxième colonne qui se forma et partit pour le front d'Aragon (nommée Sur-Ebro, puis Rouge et Noire mais plus connue sous le nom de colonne Ortiz). Ortiz fut à l'origine de la création du Conseil d'Aragon dirigé par Joaquín Ascaso. À noter qu'il existe aussi un DVD (en vente à la librairie Publico) portant le même titre que le livre (*Ortiz, général sans dieu ni maître*) dû à

Ariel Camacho, Phil Casoar, Laurent Guyot, également sur des entretiens avec Ortiz.

2. Le 8 janvier 1933, un certain nombre de militants cénétistes (dont García Oliver) tentèrent d'initier une insurrection qui échoua et se termina par de nombreuses arrestations et emprisonnements au cours desquels les détenus furent sauvagement et longuement frappés par les policiers (lire *La Barbarie gubernamental*, aux éditions El Luchador).

3. L'Entraide, Apoyo mutuo, était une association clandestine de militaires républicains ayant des ramifications dans les casernes à travers toute l'Espagne.

4. Aquets fills de puta ! (en catalan dans le texte).

5. Cabaret du Chat noir célèbre pour être fréquenté par des artistes (Picasso entre autres).

6. Que vingi cap aqui sense escuses ! (en catalan dans le texte).

7. Qui deviendra la Vía Durruti après la mort de ce dernier, pour redevenir Vía Layetana après la victoire franquiste en 1939.

8. équivalent de nos gardes mobiles ou CRS.
9. Gouvernement catalan dont Lluís Companys était le président.
10. Siège du gouvernement catalan.
11. En catalan dans le texte.
12. Les organisations politiques antifascistes.
13. Conseillers militaires participant aux décisions du comité des milices.